

PÉRIODIQUE TRIMESTRIEL 2015, 2^e trimestre
Bureau de dépôt Bruxelles X
P 301014
Ed. resp. D. Frankignoul, 40 rue de la Charrette-1200 Bruxelles

BELGIQUE BELGIË
P.P.
Bruxelles X
1/3169



FEUILLET N° 117
Centre Albert Marinus
Ethnologie, Patrimoine immatériel, Culture

Conseil d'administration

- Président : Georges Désir
- Vice-Président : Jean-Paul Heerbrant
- Administrateur délégué : Daniel Frankignoul
- Secrétaire général : Marie-Eve Vanmechelen
- Administrateur : Geneviève Vermoelen

Membres

Madame le Notaire Gilberte Raucq, MM. Jean-Marie Duvosquel, Philippe Smits, Jacques Vlasschaert

Membres d'honneur

Jean-Pierre Vanden Branden, Gustave Fischer (†), comte Guy Ruffo de Bonneval de La Fare (†), Roger Lecotté (†), Henri Storck (†)

Personnel du Centre Albert Marinus

- Jean-Paul Heerbrant : historien, coordinateur
- Jean-Marc De Pelsemaeker : animateur, R.P.
- Geneviève Gravensteyn : bibliothécaire

Feuillets du Centre Albert Marinus

Éditeur responsable : Daniel Frankignoul

Rédaction, composition, mise en page : Jean-Paul Heerbrant,
Jean-Marc De Pelsemaeker

Impression : Hayez

Diffusion : 2500 exemplaires

Abonnement : 6 euros par an (4 numéros)

Compte : BE90 3100 6151 2032

Avec le soutien de la Commune de Woluwe-Saint-Lambert, du Service général du patrimoine culturel et des arts plastiques du Ministère de la Communauté française et de la Commission communautaire française de la Région de Bruxelles-Capitale

SOMMAIRE

Activités du trimestre

- Promenade guidée : *Les animaux dans la ville* 5
- Visites guidées : *L'art Mingei à l'Institut Lussato* 11

Expositions :

- *Vésale, médecin de Charles Quint* 15
- *Tapisseries du temps de Charles Quint* 21

Livre : *Le canon à quatre voix* 25

Pages choisies d'Albert Marinus 26

Il est **INDISPENSABLE** d'effectuer votre inscription par téléphone au 02/762-62-14, le seul paiement n'entraînant pas automatiquement celle-ci. En outre, dorénavant, le paiement préalable sur notre compte **BE84 3101 2698 0059** est **OBLIGATOIRE** pour valider votre inscription.

Merci de noter que le renouvellement de cotisation ainsi que l'abonnement à la revue (et seulement ces versements-là) doivent se faire sur l'autre compte du Centre Albert Marinus **BE90 3100 6151 2032**.

Consultez notre site :

www.albertmarinus.org



Promenade guidée : *Les animaux dans la ville*

Le dimanche 26 juillet à 14h

Le mercredi 5 août à 14h

Rendez-vous : Grande Fontaine du Parc de Bruxelles
(Face au Parlement fédéral)

Placées tantôt sous le signe de la violence tantôt sous celui de la proximité et de l'attachement, les relations entre l'homme et l'animal sont révélatrices d'une société, d'une civilisation ou d'un moment donnés. Si le chien passe pour le meilleur ami de l'homme, si le cheval est sa plus noble conquête, force est de reconnaître que la brutalité à l'égard des animaux règne encore dans certains de nos abattoirs, de nos laboratoires ou lors d'événements sanglants comme les corridas. Si l'animal de compagnie est protégé, soigné et associé aux sentiments, l'animal de rente (qui est destiné à la production de viande, lait, œufs...) doit obligatoirement engendrer un revenu. L'élevage a connu ces dernières décennies une profonde mutation qui n'est pas très favorable à l'animal. Son corps se transforme sous l'effet d'hormones, son environnement se modifie de manière radicale. Un poulet de batterie, par exemple, évolue dans un espace réduit et ne connaît plus que la lumière artificielle. Mais qu'il s'agisse des temps anciens où on les considérait plutôt sous l'angle utilitaire ou que ce soit aujourd'hui où ils jouent un rôle affectif important, les animaux ont toujours été présents dans notre paysage.

Les animaux possèdent une charge symbolique qui peut être différente selon les cultures et les civilisations. Le lion est depuis très longtemps synonyme de courage, de force et de bravoure. Cette identification existait déjà en Mésopotamie. Son rôle fut endossé durant le Moyen Age occidental par l'ours qui sera détrôné au XIII^e siècle au profit du roi des animaux. Dans la mythologie grecque, le symbole d'Esculape, dieu de la médecine, est le caducée. Celui-ci associe un serpent et un bâton autour duquel s'enroule le reptile. Cette combinaison représente le remède (le venin du serpent peut être mortel mais utilisé à faible dose, il passe pour guérir) combiné à l'arbre de vie. L'industrielle abeille est assimilée au travail et à l'activité. Depuis l'Antiquité égyptienne, le chien incarne la fidélité. De manière générale, l'animal apparaît dans toutes les religions et les cosmogonies. Il en est bien sûr de même dans la tradition judéo-chrétienne. Souvenons nous du serpent qui signifie le mal, de l'épisode de l'arche de Noé, des animaux associés aux quatre évangélistes ou de l'agneau sacrificiel.

Dans nos villes, les rues illustrent l'importance de l'animal dans la vie quo-





tidienne. Celles qui portent des noms d'animaux ou qui les évoquent sont nombreuses dans les cités européennes et Bruxelles ne fait pas exception à cette règle. Certaines appellations sont très claires et renvoient à l'utilisation du lieu dans le passé (rue des Harengs, rue du Marché aux Poulets, rue du Marché aux Porcs, impasse des Bœufs, rue du Pont de la Carpe...). Elles rappellent le temps où l'approvisionnement des villes n'allait pas soi et où il fallait déployer des trésors d'ingéniosité pour ramener des côtes, dans un bon état de fraîcheur, les produits de la mer. Quelques noms (rue des Hirondelles, rue de la Cigogne, rue du Chevreuil, rue des Renards, rue Fossé aux Loups, rue des Faisans, rue du Grand Cerf, rue des Mouchérons, etc) renvoient à des animaux familiers, certains sympathiques d'autres beaucoup moins. Mais il y a aussi les vocables qui sont plus mystérieux et laissent perplexe. Ils cachent parfois des histoires insolites. Une rue du Vautour à Bruxelles mais pourquoi ? Simplement parce que la ville de Bruxelles n'aimait pas les doublons et qu'il existait deux rues du Faucon. En 1851, les édiles débaptisèrent l'artère qui part de la rue d'Anderlecht et mène à la rue des Foulons et choisirent le Vautour. Ce qui ne nous explique toujours pas pourquoi ce sinistre volatile fut choisi ! Il existe aussi une rue du Chien Marin dans le Pentagone. L'explication la plus vraisemblable est reprise dans une chronique du XVII^e siècle. Elle indique que lors de la construction du quai tout proche, on trouva les restes d'un grand animal marin, lequel fut embaumé (!) puis exposé dans une cave voisine où les badauds pouvaient l'admirer moyennant quelques piécettes. On se souviendra aussi que le Palais du Coudenberg était entouré d'une "warande" qui accueillait les chiens courants et divers animaux exotiques.

La promenade guidée vous permettra de croiser (ne dirait-on pas un inventaire à la Prévert?) un pigeon résistant (de la Première Guerre mondiale), une panthère cracheuse d'eau, le sanglier de Méléagre, des signes du zodiaque, un cygne battant des ailes, des gargouilles maléfiques... Si vous levez le nez (opération dangereuse étant donné l'état de nos trottoirs) en notre compagnie, vous ne manquerez pas d'apercevoir sur une frise de la Bourse (à la réalisation de laquelle participa le grand sculpteur Rodin) un chien traînant une carriole, spectacle fréquent dans nos rues durant le XIX^e et la première moitié du XX^e. Car la force et la fidélité des chiens furent exploitées pour le transport de marchandises. Ces anecdotes, et bien d'autres, qui permettent d'envisager Bruxelles sous un autre angle forment la trame de la passionnante découverte proposée par le Centre Albert Marinus.



Photos:
Ensemble de détails de
facades et de statues.
(Photo : J-M De Pelsemaeker)





Victor Voets et Georges Hano, Monument au Pigeon-Soldat, 1931. (Photo : J-M De Pelsemaeker)

Participation aux frais pour la promenade guidée :
Les animaux dans la ville

Membres : 9 Euros
Seniors et étudiants : 10 Euros
Autres participants : 11 Euros

Réservation indispensable au Centre Albert Marinus : 02-762-62-14.

Visite guidée : *L'art Mingei à l'Institut Lussato*

Dimanche 6 septembre à 14h

Mercredi 9 septembre à 14h

Institut Lussato – rue de la Sapinière, 52-54 – 1180 Uccle

Bernard Lussato, décédé en 2009, fut un grand humaniste et pianiste de talent, il occupa la chaire de Systémique à l'École nationale supérieure des Arts et Métiers (Paris) et enseigna à la Wharton School de l'Université de Pennsylvanie. Il est également l'auteur d'un ouvrage de référence sur le ring de Richard Wagner paru chez Fayard. L'institut qui porte son nom et qui a été créé en 2006 en collaboration avec sa sœur Marina Fédier défend une vision holistique du monde et milite pour "la recherche constante de passerelles en apparence éloignées. Il a pour but l'élévation spirituelle et invite ses membres à la recherche et au dialogue". Il tient ses activités dans une extraordinaire villa Art Déco d'Uccle dont le calme et la sérénité sont propices à une réflexion sur l'homme et le monde nouveau auquel celui-ci est quotidiennement confronté.

L'institut abrite une étonnante et rare collection d'art Mingei. Ce mot est une contraction de *minshuteki kogeï* qui signifie "artisanat fait par le peuple et pour le peuple". Le mouvement artistique Mingei est japonais, il concerne principalement (mais pas uniquement) la céramique et la poterie, et est fortement influencé par les Arts and Crafts britanniques (dont les principaux représentants sont William Crane, William Morris, Charles Rennie Mackintosh...) de la fin du XIX^e siècle. Initié en 1925 dans le but de rénover un artisanat plusieurs fois centenaire et de lui redonner un souffle, le mouvement constitue une réaction à l'urbanisation grandissante ainsi qu'à la perte de repères et à l'éloignement des racines qui en découlent. Il préconise le réveil de la tradition sans tomber dans l'imitation servile et milite pour la beauté dans la réalisation des objets du quotidien qu'ils soient en céramique, en bois, en laque, en ferronnerie ou en textile.

La figure principale de cette volonté de mettre en évidence l'artisanat populaire dans un pays qui ne s'intéresse qu'aux expressions des élites est Soetsu Yanagi (1889-1961). Frappé par la forme simple et évidente d'un vase coréen (de la dynastie Joeson) en 1914, il va faire de sa quête du beau le centre de gravité de sa vie. Son but est de révéler l'esthétique des objets décriés car jugés quelconques ou ordinaires et de faire prendre conscience de leur intense charge spirituelle. Pour les décrire, Yanagi fait d'ailleurs appel à des notions morales comme la sûreté, la fidélité et la sincérité. Dans un ouvrage paru en 1933, il précise que "l'objet doit être modeste mais non de pacotille, peu cher mais non fragile. La





malhonnêteté, la perversité, le luxe, voilà ce que les objets Mingei doivent éviter au plus haut point. Ce qui est naturel, sincère, sûr, simple, voilà les caractéristique du Mingei". La vérité est la qualité primordiale qui doit guider la création car elle donne naissance à des ustensiles justes et durables.

Après avoir créé un musée d'art populaire en Corée en 1924, il sollicite l'aide de ses amis potiers (Kenkichi Tomimoto, Shoji Hamada, Kanjiro Kawai) pour en ouvrir un second à Tokyo cette fois. C'est chose faite en 1936. Afin de diffuser ses idées dans le grand public, il lance une revue, sollicite des mécènes afin de constituer une société de soutien, organise des expositions, diffuse les objets sélectionnés dans des grands magasins. Opposé au repli identitaire, il ne néglige pas les contacts avec l'étranger dans sa croisade. Il visite le musée de Skansen en Suède, visite la Grande-Bretagne et les Etats-Unis où l'université de Harvard sert de relais à ses idées. Des artisans exerçant d'autres disciplines Keisuke Serizawa (graphisme) et Shiko Munakata (gravure) rejoignent le mouvement.

Le Japon vit alors les heures noires du militarisme et de l'expansion impérialiste. Mais Yanagi ne succombe pas à ces sirènes. Au contraire, il défend l'originalité des expressions des peuples que l'Empire du Soleil levant cherche à assimiler : Chinois de Tawain et du continent, Mandchous, Coréens, Aïnous.

La Seconde Guerre mondiale va mettre le débat en veilleuse. Mais le flambeau n'est pas éteint, il est ensuite repris par Sori Yanagi (1915-2011), le fils de Soetsu. Il va, lui aussi, se faire le défenseur de l'art Mingei, de sa dignité et de sa valeur. Après des études à l'Ecole des beaux-Arts de Tokyo, il devient l'assistant, entre 1940 et 1942, de la grande architecte et designer française, Charlotte Perriand qui séjourne alors au Japon. Il étudie les thèses du Bauhaus et fonde en 1952 le Yanagi Industrial Design qui privilégie les formes simples et crée une multitude d'objets d'usage courant et de meubles en mariant les démarches fonctionnalistes de l'Occident avec la tradition japonaise. Services à café ou à thé, bols, couverts, pièces de mobilier mais aussi luminaires, jouets, voitures et motos sont réalisés en grand nombre. S'il devient dans son pays un créateur immense et respecté, il n'en oublie pas pour autant les idées de son père. Ainsi, lorsqu'en 1977, il devient président du Musée d'Art populaire de Tokyo, il continue de mettre en évidence l'extraordinaire beauté et l'indicible poésie du "design anonyme".

Il est étrange pour un Occidental d'assimiler les valeurs esthétiques aux valeurs morales et d'entendre que l'honnêteté doit présider à la création. L'artisan doit faire montre de sincérité dans son travail. L'objet Mingei exprime ce qu'il est à l'état brut, il ne s'encombre pas de décoration inutile; il est, par exemple, exempt de laques précieuses et de peintures compliquées comme dans l'art des grands maîtres. Mais il ne s'assimile pas non plus à l'objet réalisé en série, à l'objet bon marché et industriel. L'accent est mis sur la forme qui doit être pure, élégante, simple. Elle doit répondre aux besoins de l'utilisateur et être en



parfaite adéquation avec l'usage et la destination de l'objet. L'effort, l'artifice, l'individualisme ne sont pas des voies possibles vers la beauté saine. Le Centre Albert Marinus est particulièrement fier de vous proposer cette visite qui fera entrer les participants dans un autre monde, leur fera percevoir un autre chemin, une autre démarche.

Pour les personnes ne disposant pas d'une voiture, un rendez-vous est fixé à 13h30 précises au terminus du tram 92 (Fort Jaco). Une petite vingtaine de minutes de marche est ensuite nécessaire pour atteindre l'Institut Lussato.



Fenêtre du salon de thé. (Photo : Mireille Roobaert)

Participation aux frais pour la visite guidée : *L'art Mingei à l'Institut Lussato*

Membres : 10 euros

Seniors et étudiants : 11 euros

Autres participants : 12 euros

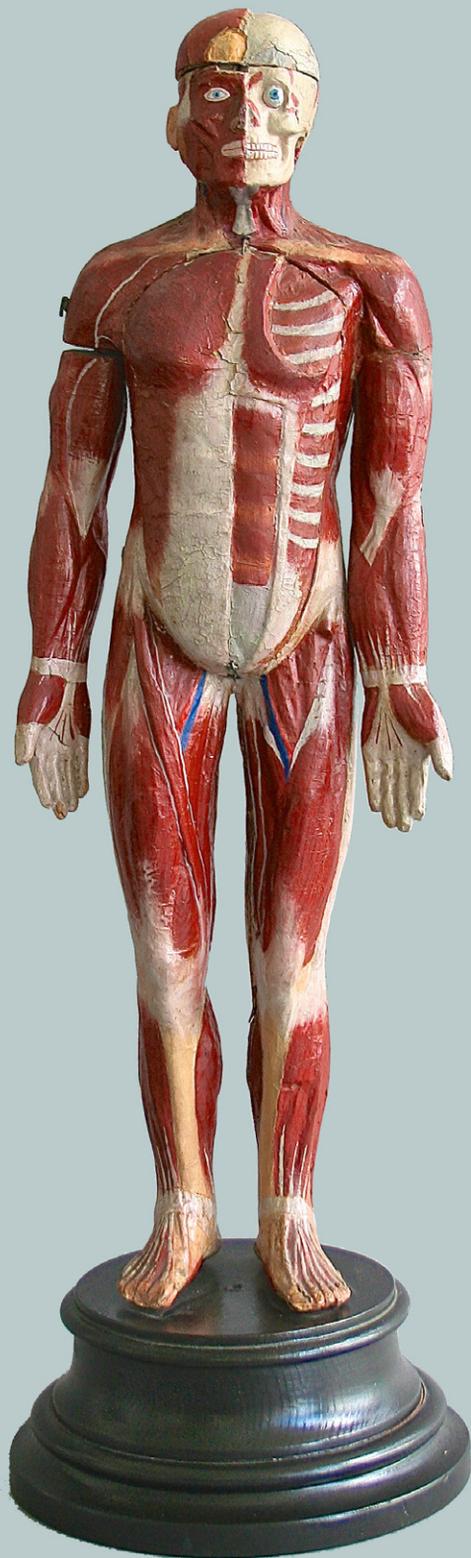
Réservation **indispensable** au Centre Albert Marinus : 02-762-62-14.

Exposition : Vésale, médecin de Charles Quint

Le Coudenberg accueille cet été une exposition concoctée par le Musée de la Médecine (Anderlecht) et consacrée à une gloire bruxelloise, André Vésale (Andreas Van Wesele, 1514-1564). Ce grand rénovateur des études anatomiques naît à Bruxelles dans une famille où l'art de guérir se pratique depuis plusieurs générations. Après des études à l'université de Louvain, il se rend à Paris puis à Padoue pour parfaire sa formation. Il obtient son doctorat en médecine en 1537 sans avoir soutenu de thèse. Les talents du récipiendaire ont convaincu le jury de son potentiel et de sa valeur scientifique. Dès le lendemain de l'obtention de son diplôme, Vésale se voit offrir une chaire de chirurgie. Certes, celle-ci est loin d'être brillante et son traitement est peu élevé mais cette position unique lui permet de continuer ses recherches. Son enseignement tout entier tourné vers la pratique des dissections lui vaut un éclatant succès. Remettant en cause les théories de Galien, Vésale ne craint d'introduire dans ses ouvrages une nouveauté fortement décriée des puristes : il ajoute à ses traités des planches dont la qualité et la précision étonnent ses contemporains.

Le chef d'oeuvre pour lequel la postérité retiendra son nom paraît à Bâle en 1543. Il s'agit du fameux *De humani corporis fabrica libri septem*, fruit de trois ans de recherches. Les nombreuses gravures, qui parsèment cet ouvrage magistral, ont été réalisées avec un soin infini et font montre d'une précision étonnante. Ces illustrations permettent au lecteur de prendre immédiatement en compte l'élément décrit sans se perdre dans les méandres d'une nomenclature approximative parce que non encore fixée. La *Fabrica* ouvre la voie dans laquelle les savants vont désormais s'engager : la connaissance ne s'acquiert que par l'observation et la dissection constitue le moyen unique d'arriver à une parfaite connaissance du corps humain. De plus, persistant dans la nouveauté, Vésale n'hésite pas à faire paraître au même moment une version plus accessible et plus courte de son ouvrage. Celle-ci (intitulée *l'Épitome*) forme un vade-mecum, destiné aux étudiants, aux chirurgiens et aux artistes, qui remporte un succès plus grand encore que la *Fabrica*, sans doute en raison de prix et sa maniabilité.

Désormais Vésale est un maître en matière d'anatomie. Le temps est venu pour lui de se pencher sur d'autres domaines, comme la pathologie. En conséquence, il accepte la charge de médecin de Charles Quint. Son existence est donc liée à celle de l'empereur qu'il suit dans tous ses déplacements. Sa réputation ne cesse de grandir. Ainsi en 1548, il pose un diagnostic sur la personne de Maximilien d'Égmont, atteint d'une angine de poitrine. Vésale indique le caractère fatal de l'affection dont il précise l'échéance. Le patient meurt au moment pronostiqué par le médecin qui passe alors



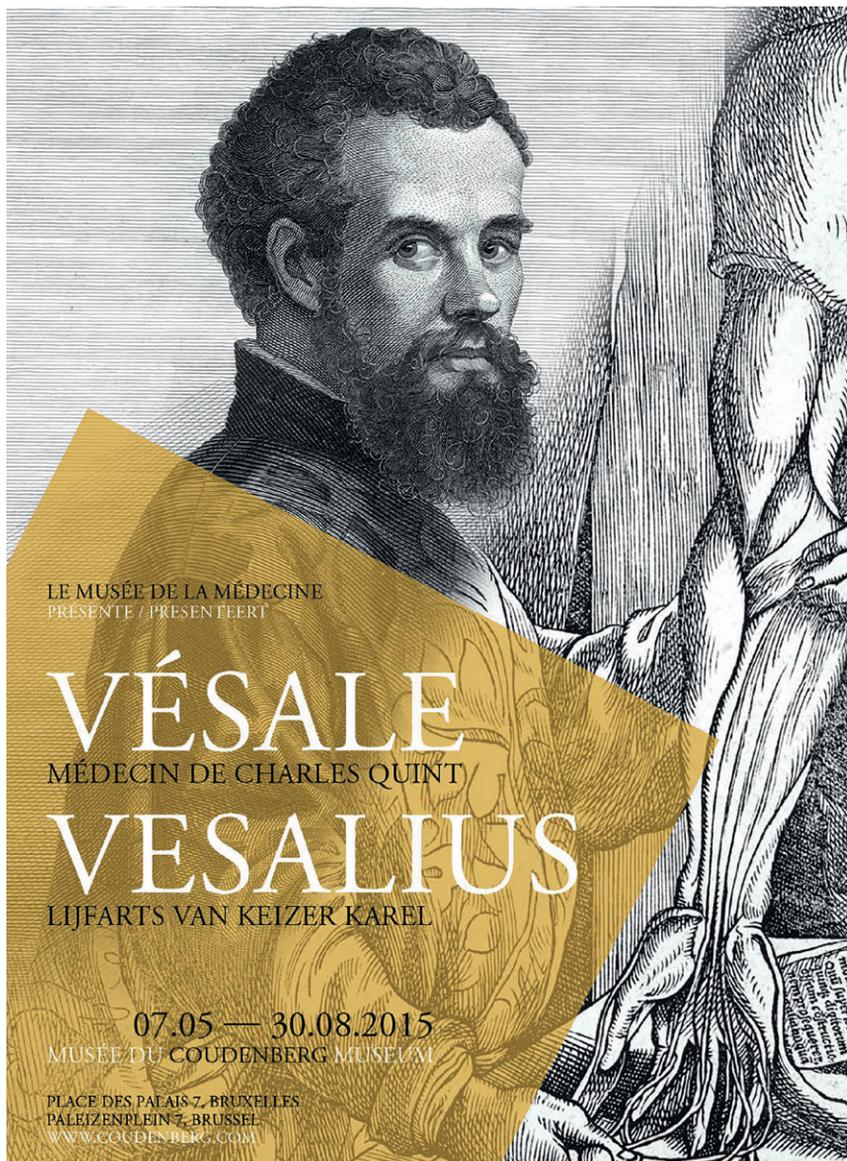
aux yeux du public pour une sorte de devin aux pouvoirs surnaturels.

À l'abdication de l'empereur, il se consacre un temps à une clientèle privée avant d'entrer au service de Philippe II. En 1558, il est au chevet du roi de France Henri II, affreusement blessé dans un tournoi. La lance de son adversaire a traversé la visière du heaume du monarque et un éclat s'est enfoncé dans l'oeil jusqu'à atteindre le cerveau. La science de l'anatomiste ne peut rien contre cette terrible blessure mais il rencontre à cette occasion Ambroise Paré, l'une des figures les plus marquantes de la médecine du XVI^e siècle, l'une des plus nobles aussi. Ces talents réunis ne permettent pas de sauver le souverain qui meurt dans d'atroces souffrances.

Il suit Philippe II en Espagne et doit y endurer la jalousie des médecins espagnols. L'opposition de ces praticiens éclate lorsque Vésale est appelé en consultation au chevet de l'héritier de la couronne, don Carlos. Les archiâtres locaux s'arrangent pour évincer le Bruxellois de la chambre du fils de Philippe II. Malgré ces basses manoeuvres, le roi conserve à l'anatomiste toute sa confiance. En 1564, par exemple, lorsque Vésale, pour une raison qui n'a pas été définitivement élucidée, effectue un pèlerinage en Terre Sainte, le monarque lui accorde des lettres de recommandation. Comme on le sait, le voyage se terminera mal. Après avoir séjourné à Jérusalem, Vésale entreprend le chemin du retour mais fiévreux et exténué, il doit s'arrêter sur l'île de Zante où il meurt en 1564.

L'exposition nous conte le parcours de cette figure majeure de la science de la Renaissance. Mais elle nous présente le matériel de l'époque (outils de chirurgien, trépan, clystères, ventouses et autres curiosités) et éclaire le visiteur sur les prédécesseurs de Vésale, notamment sur les médecins de l'Antiquité et du Moyen Âge occidental ainsi que sur les savants arabes. Elle n'omet pas le contexte général dont ne sont pas exclues, par exemple, les recherches de botanistes (Rembert Dodoens, Ulisse Aldrovandi, Charles de l'Ecluse...) étudiant les plantes du Nouveau Monde. Elle nous renseigne aussi sur les patients du célèbre praticien. Au premier chef de ceux-ci, se trouve Charles Quint, malade difficile, accablé de goutte, de malaria et d'insomnies chroniques, avec une nette tendance à prêter l'oreille aux médications préconisées par des charlatans dans le but de d'éviter de se soumettre à des régimes et à une hygiène de vie rigoureux. Le clou de l'exposition est d'ailleurs un hologramme de la momie de l'empereur permettant d'identifier tous les maux dont a souffert ce dernier. Mais le cas de son petit-fils don Carlos est également évoqué : le prince, après avoir trébuché dans un escalier et être tombé sur la tête, sombra dans le coma. Vésale n'hésita pas à forer dans le crâne du jeune homme afin d'évacuer une poche de sang qui s'était formée, sauvant ainsi sa vie.

In fine, le parcours de l'illustre Bruxellois ne reste pas "théorique", il est également explicité et remis dans le contexte actuel : sont en effet proposés, au fil de la découverte, les diagnostics d'aujourd'hui concernant les cas traités par Vésale et les commentaires sur les remèdes qu'il a appliqués et prescrits. Passionnante démarche...



Vésale, médecin de l'empereur est accessible au Coudenberg - Ancien Palais de Charles Quint (entrée par le Musée Belvue) - place des Palais, 7 - 1000 Bruxelles. L'exposition est ouverte jusqu'au 30 août du mardi au vendredi de 9h30 à 17h et le week end (ainsi qu'en juillet et août) de 10 à 18h. Pour l'anecdote, des visites guidées se font le dimanche sous la conduite d'un conférencier déguisé en arbalétrier ou en médecin de la peste.

Exposition : *Tapisseries du temps de Charles Quint*

Les Musées royaux d'Art et d'Histoire organisent dans le cadre du festival *Carolus* une exposition réduite mais significative ayant pour thème l'art de la tapisserie durant la première moitié du XVI^e siècle. Durant le règne de Charles Quint, la tapisserie bruxelloise est à son apogée. Selon le témoignage de l'ambassadeur de Florence, la réalisation et le commerce de tapisseries occupent en 1545 quinze mille personnes soit le tiers de la population de la ville. Les membres de la famille impériale, la cour, la noblesse de province, le haut clergé mais aussi les églises et les cathédrales constituent les principaux commanditaires. Les inventaires, spécialement consacrés à cette forme d'art, se révèlent des sources précieuses. Ils nous apprennent que l'empereur possédait 15 tentures représentant 96 pièces. Son fils Philippe II laissera à sa mort 701 tapisseries, ce qui représente un chiffre considérable.

La place qu'occupe les peintres dans la création des tapisseries est désormais primordiale. Un édit de 1477 leur accorde en effet le droit de produire seuls des cartons et des projets dessinés et ce, aux dépens des liciers. Ceux-ci se montrent soucieux de la qualité, ils obtiennent par exemple que la marque de la ville accompagne celle du tisserand dans la partie inférieure de la tapisserie. Les allégories, les thèmes religieux, les sujets mythologiques ou repris à l'Antiquité forment, pour les créateurs de tapisseries, les grandes sources d'inspiration. Les modèles italiens s'imposent dans la première moitié du XVI^e siècle. Les scènes comprennent donc des personnages aux proportions plus grandes et aux silhouettes plus déliées, elles s'insèrent dans des paysages plus vastes, plus ouverts et montrent plus d'interaction entre elles. L'espace et la perspective sont mieux maîtrisés. Si Bernard van Orley et son élève Pieter Coucke van Aelst sont les principaux propagateurs du nouveau style, ils n'en conservent pas moins un sens aigu du détail, caractéristique des artistes flamands.

L'événement organisé par le musée s'articule autour de la tenture de Notre-Dame-du-Sablon (1516-1518) réalisée sur un projet de Bernard Van Orley (1488-1541). La célèbre suite de quatre tapisseries, si liée à l'histoire de Bruxelles et donc abondamment reproduite, raconte la légende de Beatrice Soetkens à l'origine de l'Ommegang bruxellois. A son arrivée dans la cité brabançonne, la statue miraculeuse de la Vierge qui, rappelons-le, vient d'Anvers, est accueillie par la cour du duc de Brabant. Ce dernier revêt, pour l'occasion, les traits de Charles Quint. En cette circonstance solennelle, l'empereur est entouré de sa famille et on peut reconnaître, à ses côtés, ses sœurs, sa tante Marguerite, régente des Pays-Bas et son frère Ferdinand de Habsbourg, futur roi des Romains. Pour la première fois depuis bien longtemps, la suite de quatre tapisseries se —trouve réunie en un même lieu. La récente restauration d'un fragment d'une des





pièces est à l'origine de ces retrouvailles. Grâce au soutien financier de la Fondation roi Baudouin qui gère le fonds René et Karin Jonckheere, le fragment a été confié aux soins de l'Institut royal du Patrimoine artistique afin de le nettoyer, de le consolider et d'en raviver, dans la mesure du possible, les couleurs. Les autres tapisseries proviennent de la Maison du Roi (Bruxelles) et du Musée de l'Hermitage (Saint-Pétersbourg).

Trois autres tapisseries (les formats immenses de ces oeuvres d'art ne permettent pas d'en exposer des dizaines) sont également offertes à la sagacité des visiteurs. Il s'agit de pièces remarquables, dont deux n'ont encore jamais été présentées au public belge. Elles permettent de se faire une idée précise de l'évolution stylistique au cours de la première moitié du XVI^e siècle. La première représente le *Jugement dernier* et a, selon toute vraisemblance, été réalisée d'après un carton de Colyn de Coter (1450-1539/40). Elle appartient à la suite intitulée *Le Mystère de la Rédemption de l'Humanité par le Christ* et montre, sous le regard du fils de Dieu, le combat de la Miséricorde et de la Justice contre les vices qu'elles poussent vers l'enfer. Propriété du Worcester Art Museum, la tapisserie a été restaurée en Belgique par la Manufacture royale de Tapisserie De Wit (Malines). La seconde est due à Bernard Van Orley, elle est tirée de la suite de dix tapisseries racontant *L'Histoire de Jacob* appartenant aux Musées royaux d'Art et d'Histoire. Cette remarquable tenture témoigne de la grande maîtrise du peintre : chacune des compositions reprend plusieurs scènes séparées par des éléments d'architecture de style Renaissance ou des paysages. La nature est fortement idéalisée et les épisodes représentés concernent des moments dramatiques qui soutiennent l'intérêt du spectateur. Les personnages sont vivants, leurs poses expressives et toniques. Il est presque certain que van Orley ne transposait pas lui-même ses projets en cartons, les spécialistes ont donc constaté des mains différentes dans le rendu des figures et des dispositions. Il n'empêche, l'oeuvre séduit par sa fraîcheur et les nuances des couleurs utilisées.

La dernière tapisserie est l'un des éléments de la *Vie de saint Paul*. Cette série, extrêmement populaire, sera tissée neuf fois. Parmi les premiers acheteurs se trouvent François I^{er}, Marie de Hongrie et Henri VIII, prestigieux commanditaires comme on le constate. Selon toute vraisemblance, la tapisserie ici présentée (elle fait aujourd'hui partie des collections de la Banque KBC) appartient à l'une des plus anciennes versions réalisées dont le destinataire fut justement Henri, roi d'Angleterre.

Petite par le nombre de pièces reprises (il faut cependant noter dans le parcours la présence de sculptures de l'époque), mais imposante par le format des oeuvres, l'exposition retiendra l'attention des visiteurs curieux d'un art que l'on montre peu et qui est, il faut bien l'avouer, injustement négligé.

L'exposition est accessible jusqu'au 30 août aux Musées royaux d'Art et d'Histoire - Parc du Cinquenaire, 10 - 1000 Bruxelles. Elle est ouverte tous les jours sauf le lundi de 10h à 17h. Tout renseignement : 02-741.72.11 – www.mrah.b

Pour la première fois dans la littérature française, une chronique familiale se déploie sur quatre générations successives. La première à prendre la plume pour nous raconter ses souvenirs est Dorothée Schmidt qui, on s'en souvient, a créé le Musée de la Fraise et du Terroir de Wepion. A l'âge de vingt ans, elle assiste à l'entrée des Allemands en Belgique et se trouve entraînée dans le tourbillon de l'exode. A son retour, elle devient, durant les années de guerre, la collaboratrice de son ancien professeur, Albert Marinus, à la Province de Brabant. Le témoignage de ceux qui ont bien connu le maître est pour nous une chose précieuse et rare. Car si l'on connaît le folkloriste, on connaît moins bien l'homme. Comment était-il au quotidien? Albert Marinus est décrit par son assistante comme "un géant taurin, à la fois sociable et ombrageux, capable de pousser d'homériques colères lorsqu'il se trouvait confronté à l'hypocrisie, à l'injustice, à la pleurerie". Avec lui, elle dit avoir appris "la droiture, l'audace, la fierté, l'autonomie". Ce qui, on l'avouera, n'est pas rien.

Sa fille, Marie-Monique Houart, prend le relais pour nous faire traverser avec humour et poésie la seconde moitié du XX^e siècle. Ses souvenirs d'enfance et d'adolescence sont racontés avec une verve inimitable où se mêlent la naïveté, l'ironie et la curiosité des premières années. Portraits de proches croqués en quelques mots percutants, découverte du monde, aventures scolaires, affres de l'âge ingrat, premiers émois amoureux, tout y passe. Le ton, familier, évoque bien le temps de l'apprentissage mais aussi la tendresse d'une enfance choyée. Et si l'auteure de ce passage s'avoue à la poursuite d'un roman toujours inachevé, elle est sans doute à l'initiative de ces récits personnels qui forment une oeuvre littéraire et racontent avec simplicité les travaux et les jours. Catherine, la troisième dans la lignée, est passionnée de psychologie et de parapsychologie. Elle nous parle de son quotidien de mère sans nous en cacher les mystères non résolus. Elle évoque par exemple sur un ton perplexe ces cinq couples de chaussettes mises dans la machine à laver dont en ressortent trois célibataires. Chic, voilà une mésaventure universelle! Tant pis pour l'explication rationnelle qui ne vient pas et qui nous aurait rassurer mais quel bonheur de savoir qu'on n'est pas le seul à qui cela arrive. Le témoignage de Sarah, née en 1991, termine l'ouvrage. Quelques pages seulement pour aborder à son tour le monde formaté des adultes. Comme le dit la quatrième de couverture, "quelle que soit l'époque, quelle que soit la narratrice, les thèmes sont récurrents, s'interpellent et se répondent, les lieux sont rémanents et pourtant au bout du compte (du conte) tout a changé". Peut-être mais ces quatre femmes inscrites dans leur temps, ces quatre voix, ces quatre individualités se donnant la main le temps d'un ouvrage nous font entrer dans les arcanes de la filiation et de l'esprit de famille.

Marie-Monique Houart et alii, *Le canon à quatre voix*, Nantes, Amalthée, 2015, 274 p.

Ces sociétés, combien sont-elles? Peut-être cinq cents. Nous ne nous appuyons pas sur des statistiques. Il s'agit d'une estimation plus ou moins raisonnée. Jamais d'ailleurs on ne peut avancer de chiffre exact. Si certains de ces groupements sont au moins séculaires, le menu fretin apparaît et disparaît, connaît des périodes de prospérité et d'effacement. Un homme les fait naître ou les ressuscite, un homme les tue. Malgré le nombre considérable de cafés qui ont une salle de réunions, parfois deux, une petite et une grande, sait-on qu'il est difficile à Bruxelles, tant ces sociétés sont nombreuses, qu'elles y trouvent un local de convenance? Rares sont celles qui ont un local à elles, où elles peuvent conserver leurs archives, leurs souvenirs, leurs trophées, leurs drapeaux, les portraits de leurs hommes illustres ou populaires, etc. Ces locaux sont en général anonymes, impersonnels interchangeable. Ils n'ont pas l'apparence d'un foyer, ils sont dépourvus d'ambiance.

Que de charme n'ont cependant pas les quelques établissements qui sont en même temps le siège d'une vieille société bruxelloise, siège dont elles ont l'exclusivité! Nous nous rappelons le *Jardin des Fleurs*, dans la rue des Six Jetons, où le vieux Serment des Arbalétriers de Saint-Georges tenait ses réunions et où il avait son champ de tir. Les murailles étaient garnies d'arbalètes anciennes et modernes tandis que, dans les armoires, se trouvaient rangées des collections de flèches, de brassards, de médailles gagnées à maints concours et que sur des étagères s'étaient les trophées vaillamment conquis dans des championnats. On y voyait une statue équestre de saint Georges terrassant le dragon, entouré du portrait de nos rois, qui tous avaient rendu visite à la société, y avaient bu une *gueuze* et s'étaient exercés au noble tir. On y trouvait un livre d'or, riche en enluminures et en signatures de personnalités notoires. On y voyait, précieusement conservé, le collier somptueux que seul le champion annuel de tir avait le droit de revêtir en certaines circonstances d'apparat (sic). On y retrouvait encore, si notre mémoire est fidèle, une canne ancienne du Maître des cérémonies et quelques étains, souvenirs de l'époque, où la société jouissant d'une grande splendeur, avait sa vaisselle propre, utilisée lors de repas rituels. Bien peu de chose somme toute quand on songe que cette société revendique - thèse soutenable - une ancienneté remontant à l'an 1381. Quelles richesses archéologiques ne rencontrerait-on pas dans ce local si, au cours des siècles, les membres avaient eu le souci de les conserver et de les collectionner. Ce serait un vrai musée. A Gand et à Bruges, on rencontre encore de tels locaux ayant plus qu'à Bruxelles un caractère ancien. Hélas! Le *Jardin des Fleurs*

a disparu. Seule subsiste encore la muraille à front de rue, trouée d'une porte renaissance. La pluie a délayé, déplâtré le mur où, jusqu'il y a peu de temps, on pouvait encore vaguement lire quelques inscriptions évocatrices.

Il est toutefois, rue des Visitandines, un local similaire encore bien vivant. C'est le *Café des Brigittines*. A cet emplacement, se trouvait jadis un gentil couvent de sœurs compatissantes, supprimé en 1785 par un édit de Joseph II. L'église, seule survivante, est laissée dans un abandon impardonnable, car sa façade est un beau morceau d'architecture. Dans un bâtiment que l'on dit, un peu à la légère croyons-nous, une dépendance du couvent, est installé le café où siège un ensemble fort hétéroclite de sociétés bruxelloises. Le Grand Serment Royal et Noble des arbalétriers qui se dit le continuateur, sans interruption, de l'ancien Grand Serment des Arbalétriers de Notre-Dame, fondé en 1213. C'est peut-être vrai mais pourquoi dès lors en avoir changé le titre? Le Grand Serment de Guillaume Tell, société de tireurs à l'arc, a été créé en 1887. Le titre de Serment paraît un peu usurpé, car il devait être exclusivement réservé aux groupements de tireurs dont l'origine remonterait à l'ancien régime. Ne chicanons pas. Toutes ces sociétés ont tendance, non seulement à Bruxelles, mais dans tout le pays, à s'attribuer une lointaine ancienneté.

Dans ce local, on tire à l'arbalète, à flèche, au palet ou à balles, à la perche ou au berceau; à l'arc au berceau. On y trouve la société de jeux de quilles, sans prétention à des titres de noblesse. Cependant, - elle le prouve -, elle date de 1847 sans avoir jamais changé de local. Doivent-ils avoir bon caractère, ces joueurs de quilles! Il y a une société de joueurs à la boule plate. La boule plate! Conception un peu étrange de la géométrie, n'est-il pas vrai? La terre n'est-elle pas dite d'ailleurs aplatie! Entre aplatie et plate il y a toutefois une différence. Or, ici il s'agit bien d'un palet semblable à une grosse roulette. Jeu particulier au peuple bruxellois, marollien surtout et assez répandu aussi dans la région sud-ouest de Brabant. Il y a encore une société de *vogelpik*.

Rue de Laeken, un café à l'enseigne de Saint-Jean-Baptiste abrite la plus ancienne société de tir à l'arc au berceau : le Serment Royal des Archers au Berceau de Guillaume Tell. Un bien long titre, et n'est-il pas malhabilement transformé? Constituée après la révolution de 1830, la société émet des prétentions à la succession de l'Ancien Serment des Archers de Saint-Antoine créé en 1422. Nous en sommes fort sceptiques. En tous cas, si la preuve en était faite, n'eût-il pas convenu avant toute chose de garder le titre de l'ancien Serment? Serment de Saint-Antoine! Les Bruxellois, toujours soucieux de se distinguer, avaient renoncé à considérer saint Sébastien comme vrai patron. Devrions-nous à la vague d'anti-cléricalisme qui envahit l'esprit des habitants de la capitale après les décades agitées de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e, la tendance de bannir de leurs titres les noms des saints? Toujours est-il que,

en se regroupant, les archers adoptèrent Guillaume Tell dont la légende leur apparaissait plus noble. En effet, pour avoir été tué d'une flèche comme le fut saint Sébastien, cela peut-il constituer des titres à devenir patron des archers *ad vitam aeternam*? Peut-être n'avait-il jamais tiré à l'arc. Tandis que Guillaume Tell au moins, avait fait preuve d'adresse, et dans quelles circonstances dramatiques! Chacun peut envier ses prouesses et de lui au moins tout archer peut être fier. Jouissant également d'un local particulier aménagé en petit musée de souvenirs, nous pouvons citer encore la Société Royale de Petite Balle au Tamis. Elle siège à Saint-Martin, au Grand Sablon. Peut-être s'agit-il plus ici d'un sport que d'un jeu populaire. Mais comme il tend à disparaître, ce qu'il nous plaît de regretter, sans doute d'ici peu de temps entrera-t-il dans le domaine du folklore.

Nous ne pouvons songer à inventorier toutes les sociétés de la capitale. Pas plus que les cafés où elles se réunissent. En ce qui concerne les cafés, la plupart de ceux qui sont vraiment anciens ou pittoresque disparaissent ou se transforment. Parfois même il s'en crée de nouveaux, luxueux, se donnant un air vieillot dans un but touristique, par snobisme, exploitant à des fins publicitaires une certaine propension à la curiosité.

Nous voudrions toutefois tirer quelques déductions générales de nos renseignements relatifs à tous ces groupements. Si les plus importants ont tous la prétention de remonter à un fort lointain passé cela tient-il à un souci historique? Pas le moins du monde. Si la réalité historique donne un démenti à leur vanité, ils la renient et créent une fiction. Obéiraient-ils à une préoccupation similaire à celle de tout individu préoccupé d'établir sa généalogie avec l'espoir d'y trouver du sang bleu? Peut-être, mais nous pensons qu'ils voient plutôt dans l'ancienneté un titre à affirmer une supériorité sur les autres sociétés. Ils y voient un droit à une certaine prééminence et à des égards particuliers. Le nombre des affiliés, l'avoir en caisse, le rang social où se recrutent les membres, le taux des cotisations, le luxe de l'établissement où on se réunit sont tous des indices d'un standing plus ou moins élevé. A ceux-ci vient s'ajouter celui de l'ancienneté de la société qui s'offre souvent comme une compensation aux sociétés plus modestes. L'ancienneté attise des rivalités entre les groupements ayant un même but : tir à l'arbalète, à l'arc, etc.

Mais l'attrait principal de ces sociétés d'agrément, là où apparaît surtout leur aspect psycho-sociologique, dirions-nous, c'est qu'elles groupent des gens de mêmes milieux sociaux, qui ne sont pas astreints à des préventions. Ce sont des égaux. Cela crée une aisance, une liberté dans les actions, les propos et les attitudes; cela permet un certain sans-gêne. Et l'agrément que l'on y éprouve constitue un excellent antidote contre les conditions déprimantes, énervantes, de la vie économique contemporaine. On peut ironiser à l'égard de ces groupements, mais ils ont des effets quasi thérapeutiques. Ils guérissent ou soulagent, ils sont des reconstituants psychologiques de l'individu. On peut nous

croire, les Bruxellois affiliés à ces cercles considèrent comme de belles heures de leur vie les moments qu'ils y passent.

Parmi les bonnes heures du peuple de Bruxelles, les meilleures peut-être, figurent certainement les fêtes de quartier coïncidant parfois avec des processions ou des pèlerinages. La toute première de l'année, celle de Schaerbeek, qui se déroule souvent dans les intempéries de mars, a lieu à Pâques. En tant que kermesse, elle ne présente rien de particulier, mais elle a lieu en même temps que celle de Diegem où se rendent en très grand nombre les Bruxellois, surtout le lundi de Pâques, jour du grand pèlerinage à saint Corneille. Pour ne pas se dérouler sur le territoire de Bruxelles, elle n'en est pas moins d'un grand attrait pour les gens du peuple de la capitale et de toute l'agglomération.

A la Pentecôte, c'est vers Anderlecht que se porte le flot des Bruxellois. On y fête un autre saint, depuis longtemps populaire, saint Guidon. De tous les villages environnants affluent également des paysans. Patron des bestiaux et surtout des chevaux, les cérémonies en son honneur sont pleines de pittoresque et de rusticité. Dans la procession du dimanche, on voit évoquer les principaux épisodes de sa vie miraculeuse. La nécessité y inclut de nombreux cavaliers, montés sur des chevaux de ferme, belle race en passe de s'effacer devant l'outillage mécanisé. On y voit des bœufs, des instruments aratoires que guident des anges et bien des choses encore qui frappent l'imagination des esprits simples.

Le lundi de la Pentecôte, sur la Grand-Place de Bruxelles, se forme un singulier cortège. Les cochers de Bruxelles, de plus en plus rares, s'y donnent rendez-vous avec leur attelage. Parfois s'y joignent les voitures de livraison des entreprises, qui utilisent encore les moyens hippomobiles pour leur service de fourniture à domicile. On y voit assez régulièrement figurer, en tant qu'évocation du passé, un mail-coach tiré par quatre chevaux et monté, comme jadis, par un postillon sonnant de la trompe. Une troupe peu nombreuse de cavaliers ouvre le cortège, vêtus de l'uniforme de piqueur de chasse à courre, plus guère pratiquée en Belgique. Le défilé commence. Il va éveiller la curiosité tout au long de son parcours. Jadis, quand l'homme n'avait pas d'autre moyen de traction que le cheval – sa plus noble conquête – le trouvait-on tout à fait naturel; mais de nos jours, il revêt un aspect éminemment folklorique. Le cortège fait le tour de la Grand-Place, se dirige vers la rue du Marché-aux-Charbons, où il fait un arrêt devant l'église du Bon-Secours, puis, au trot des attelages, il prend comme itinéraire les anciennes rues de la ville, dédaignant les artères nouvelles. A Anderlecht, les participants se rangent devant le parvis de l'église où la bénédiction est donnée aux chevaux et à leurs conducteurs, puis, toujours au trot, le cortège fait trois fois le tour du sanctuaire.

Au mois d'août, c'est la kermesse du quartier Saint-Laurent. Un quartier

tellement éventré, transformé, modernisé par les travaux de la Jonction, qu'il en a perdu tout son caractère. Qu'en reste-il à l'heure actuelle? Il n'en est pas moins vrai que la plantation du Meiboom, qui en est la caractéristique, a conservé toute sa vogue, toute sa popularité. C'est peut-être de toutes les fêtes populaires de Bruxelles, malgré sa trivialité, celle où l'on peut le mieux se rendre compte de ce qu'est une liesse populaire. De bien belles heures pour ceux qui y participent et qui semblent découler d'une fort vieille tradition. Disons tout d'abord que nous ne partageons en rien les explications que l'on donne de ses origines. Tout nous apparaît légendaire. N'allez toutefois pas le dire aux gens du quartier. Ils nous voueraient une haine corse, tout comme si, aux Gilles de Binche, vous disiez que l'histoire de leur création remontant à 1549, à l'occasion d'une fête organisée par la régente Marie de Hongrie, en l'honneur de l'infant d'Espagne, future Philippe II, ne serait que fumisterie...

Albert Marinus, "Les plus belles heures du bon peuple de Bruxelles" in *Les belles heures de Bruxelles*, Bruxelles-Paris, Elsevier, 1952.

Devenez membre du Centre Albert Marinus

Soutenez le Centre Albert Marinus en participant aux activités qu'il organise!
La cotisation de membre adhérent donne droit à des réductions pour toutes les activités organisées par notre association.
En outre, les membres de l'association reçoivent pendant un an notre bulletin d'information trimestriel.

Abonnement à la revue uniquement : 6 Euros

Cotisations annuelles :

Membre adhérent habitant la commune : 10 Euros
13 Euros (ménages)

Membre adhérent : 12 Euros
15 Euros (ménages)

Membre de soutien : à partir de 25 Euros

Compte du Centre Albert Marinus a.s.b.l. :

BE90 3100 6151 2032

(Communication : "cotisation ou abonnement 2015")

Notre association et son centre de documentation sont à votre disposition du lundi au vendredi de 9h à 17h, n'hésitez pas à nous contacter!

Centre Albert Marinus a.s.b.l.
Rue de la Charrette, 40 - 1200 Bruxelles
Tél./ Fax : 02-762-62-14
Courriel : info@albertmarinus.org

Ce trimestriel est édité avec le soutien de la Commune de Woluwe-Saint-Lambert, du Service général du patrimoine culturel et des arts plastiques de Fédération Wallonie-Bruxelles et de la Commission communautaire française de la Région de Bruxelles-Capitale. L'éditeur responsable est Daniel Frankignoul (40 rue de la Charrette - 1200 Woluwe-Saint-Lambert).

